

celui qui porte en soi son Dieu, idéal de beauté et de bonté, et qui lui obéit. **LÀ est la source vive des grandes pensées et des grandes actions!**" (1)

Maxime du Camp écrit de lui : "Lorsque je rencontre Pasteur, j'ai envie de me prosterner et je suis surpris qu'il ne soit pas entouré de l'aurole". Et M. le professeur Granchet : "Lorsque dans un millier d'années, un médecin parlera aux jeunes générations de la marche et de l'évolution de la médecine, il citera avant tous les autres ces deux noms immortels : Hippocrate et Pasteur".

Tels furent nos maîtres. N'est-il pas vrai que, portant au front le double rayon de la science et de la foi, ils apparaissent tels que des esprits inspirés d'En-Haut ? Et il me vient en pensée, qu'à cause de cela, les temps antiques en eussent fait peut-être des demi-dieux, comme ils firent de leur Prométhée, parce qu'il avait, dit le mythe, dérobé le feu du ciel.

Et encore n'ai-je fait appel qu'aux maîtres des sciences mathématiques, physiques et naturelles. Et encore n'ai-je nommé que les princes, parmi tant d'autres qui leur font cortège dans les mêmes voies, en ce siècle et en ce pays, les Élie de Beaumont, les Boucher de Perthes, les Haüy, les Sainte-Claire Deville, les Leverrier.

Je viens de nommer LEVERRIER, l'astronome de génie duquel Sully Prud'homme écrivait, en apprenant sa mort : "Comment cette mort n'a-t-elle pas été un deuil public ? Après Newton, il n'y a pas eu de génie mathématique plus puissant, s'il y en a eu de plus inventif. Son œuvre est colossale, et si haute qu'elle fait pleurer!" Leverrier regardait au-delà. Un jour, après sa découverte de la planète Neptune, Mgr de Coutances lui ayant dit gracieusement : "Cher maître, vous voilà maintenant porté jusqu'aux astres.—Je compte bien, Monseigneur, répondit Leverrier m'élever plus haut encore; j'espère aller au ciel".

A Jean-Baptiste Dumas qui devait venger la science spiritualiste à l'Académie française, Leverrier son collègue faisait écho en ces termes à l'Académie des sciences, 5 juin 1876 : "Durant notre longue entreprise, poursuivie pendant trente-cinq ans, nous avons eu besoin d'être soutenu par le spectacle d'une des plus grandes œuvres de la création et par la pensée qu'elle affermissait en nous les vérités impérissables de la philosophie spiritualiste. C'est donc avec émotion que nous avons entendu, dans la dernière séance, notre illustre secrétaire perpétuel affirmer ces grands principes qui sont la source même de la science la plus pure. Cette haute manifestation restera un honneur et une force pour la science française. Je m'estime heureux que l'occasion se soit présentée de la relever au sein de notre Académie et lui donner une cordiale adhésion".

Le grand astronome avait fait placer un grand crucifix dans les salles de l'Observatoire. Malade, il se traînait de ses chers instruments à la croix qu'il saluait, en pensant à Celui qu'il retrouverait là-haut dans la gloire. Ce fut le 23 septembre 1877, jour anniversaire de la découverte de sa planète, que celui qu'on a nommé "le géant de l'astronomie moderne", expira, pieusement assisté du curé de sa paroisse, comme il l'avait voulu; "car, disait-il, je ne suis pas seulement un catholique, je suis un paroissien".

(1) M. Pasteur, atteint d'anémie depuis un an, ne se faisait aucune illusion, sur la gravité de son état. Se sachant marqué pour une mort prochaine, il s'y prépara religieusement et sans effroi : "Je regrette de mourir, disait-il : j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays".

Quelque temps auparavant, un premier de l'an, comme il recevait la visite de toutes les sommités scientifiques accourues chez lui, Mme Pasteur apparaît, une dépêche ouverte à la main : "C'est, dit-elle, le Saint-Père qui t'envoie sa bénédiction pour l'année qui commence". Aussitôt le savant interrompit toute conversation; et deux larmes coulèrent sur le papier qu'il tenait entre ses mains.

En l'absence du R. P. Boulangin, un savant bénédictin, son confesseur habituel, M. Pasteur fut assisté dans sa crise suprême par M. l'abbé Richard, curé de Garches. Il avait communiqué peu de temps auparavant. Ne pouvant plus parler, il répondait par signes aux aspirations chrétiennes que lui suggérait le prêtre, baisant le petit crucifix d'ivoire que M. Richard lui avait mis entre les mains. Les mains ne s'en séparèrent plus, et l'emportèrent dans le cercueil.

En attendant que fut édifié son tombeau à l'Institut Pasteur, son corps demeura quelque temps dans la crypte de Notre-Dame. C'était un lieu de repos duquel il était digne.